

MUSIQUE

Opéra: Première représentation de *Roseline*, ballet en deux tableaux, scénario de M. P.-B. Gheusi, musique de M. Henri Hirschmann. — Société des Concerts, Société Bach. — Concert spirituel de Mozart. — Œuvres nouvelles de MM. Pons, Marius Casadesus, Durand-Farget, Roger Vuataz et Henri Gagnebin. — Un scandale à l'O. S. P., à propos de M. Kurt Weil. — Mort de Walther Straram.

En lisant l'argument de **Roseline** — le ballet dont l'Opéra vient de nous donner la primeur, — j'ai songé à *Zampa*. Mais si le scénario de M. P.-B. Gheusi évoque en quelques passages le souvenir de Mélesville, la musique de M. Henri Hirschmann ne rappelle en rien celle d'Herold. Il s'agit d'une turquerie, comme nous en avons vu tant et tant au théâtre, et comme nous en verrons sans doute encore si Dieu nous prête vie, car l'Orient est toujours prétexte à décors, à costumes et à danses — même à musiques — qui n'ont nullement besoin d'être authentiquement et fidèlement orientaux pour remplir la tâche qu'on leur assigne. Il est même prudent de respecter les conventions et les traditions : *Roseline* n'y manque point. Aucune surprise ne nous est réservée au cours de ses deux tableaux. Le premier est fort court. Le rideau se lève sur un rideau, derrière lequel il doit y avoir des trésors, puisque des janissaires veillent et puisqu'il est tout chamarré. Et en effet, quand il s'ouvre, nous voyons les prises qu'un jeune capitaine de corsaires vient offrir au sultan d'une île chimérique, mais à coup sûr méditerranéenne. Le sultan, comme de juste, est entouré de son harem, et, comme tous les sultans en ont coutume depuis Schériyar, il s'ennuie. Le pirate barbaresque arrive à point, qui a, parmi les passagers du navire français capturé, quelques jolies filles. Roseline, danseuse de l'Opéra, est la plus séduisante. La sultane favorite en est naturellement jalouse, mais, naturellement, le sultan ne s'émeut point de cette jalousie. Il veut épouser Roseline, comme le Huron entendait épouser la belle Saint-Yves. Il fait apporter des coupes et va verser l'eau d'une cruche pour boire à la santé de la belle. Mais il y avait du champagne à bord du navire français et Roseline le préfère à l'eau du sultan qui se grise, tant et si bien que Roseline — comme dans *Zampa* — boit « à la santé du capitaine », lui fait les yeux doux, et file avec lui. Son manteau revêtu par la sultane favo-

rite suffit à donner le change au chef des croyants, point habitué aux vapeurs du vin mousseux, et qui, au réveil, comprendra qu'il est bon, quand on veut goûter aux plaisirs du paradis de Mahomet, de respecter la loi coranique.

La musique est agréable, et c'est quelque chose. Mais est-ce assez? Après tout, il s'agit d'un ballet, et il y a tant de musiques de ballets qui sont ennuyeuses, tant d'autres qui semblent faites pour tout autre chose que la danse! Celle de M. Hirschmann montre un souci des timbres qui, quand on n'y regarde pas de trop près, rappelle tour à tour *la Péri* et *le Chevalier à la rose*. Cela est fort louable en soi, mais vaut surtout quand on y joint d'autres qualités que l'auteur ne possède pas autant qu'on le voudrait. Au total, l'ouvrage n'est pas de ceux qui semblent appelés à durer. Ne soyons pas trop exigeants et reconnaissons qu'on y prend quand même plaisir. Mlle Lorcia et M. Peretti font tout pour cela et sont, selon leur coutume, excellents: leur grâce, leur légèreté, la sûreté de leur art font merveille. Après d'eux, Mlle M.-L. Didion paraît un trop court moment — juste assez pour faire regretter qu'on ne la voie point davantage, car chaque création de cette jeune artiste montre en elle des qualités de premier ordre. Mlles Grellier, Binois, Darban, Simoni, M. Raymond complètent une distribution excellente. Les décors et les costumes de M. Charlemagne sont harmonieux et chatoyants. M. Ruhlmann conduit l'orchestre avec sa coutumière autorité.

§

La Société Bach — entre une admirable exécution de l'*Actus Tragicus* et une non moins parfaite interprétation du *Requiem* de Fauré — a donné cinq chants spirituels dont Mme Malnory-Marseillac a traduit magnifiquement la splendeur. Rien de plus grand, de plus pur, de plus profondément beau que ces chants, choisis par M. Gustave Bret dans l'œuvre titanesque du maître. On s'élève avec eux aux plus hautes cimes de l'art, un art lumineux, divin. Je ne connais rien de plus suave que cet air : *O bien doux Jésus, ô tendre Jésus*. Mais cette suavité n'a rien d'apprêté, de fade; elle garde dans sa grâce quelque chose de viril et dans sa tendresse une sorte de force latente qui ajoute encore à sa beauté. M. Gustave Bret a donné les semaines suivantes la *Messe en si mineur*

(dont il venait de diriger l'exécution à la Société des Concerts, remplaçant M. Philippe Gaubert, souffrant). Que dire de ces séances, sinon qu'elles laissent dans l'esprit de l'auditeur une satisfaction totale? M. Gustave Brét, qui a dévoué sa vie au service de Bach (un culte qui n'est point exclusif, puisque Fauré, pareillement, trouve en M. Brét un ardent défenseur, et que tout récemment il révélait — avec quel succès! — le *Requiem* au public musicien de Prague), M. Gustave Brét a su s'entourer d'artistes comme Mme Malnory-Marseillac et M. Alexandre Cellier, organiste, animés du même zèle. Son orchestre est exactement composé comme il est nécessaire pour que les œuvres du *cantor* nous soient données avec la juste sonorité voulue par le maître. Sous la voûte de l'église de l'Etoile, dans le recueillement imposé par ce lieu, la musique s'envole si pure, si sublime, que l'impression laissée est inoubliable. Il y a trente ans bientôt que M. Gustave Brét a fondé la Société Bach, trente ans qu'il y dévoue tous ses soins. Nous lui devons trop de reconnaissance pour n'être pas heureux de rendre hommage à ses mérites.

Après avoir donné une fort belle audition de la *Messe en si mineur de Bach*, la **Société des Concerts** a inscrit à son programme la *Messe en ré* de Beethoven, que M. Philippe Gaubert, heureusement rétabli, a dirigée avec l'ardente flamme qui convient au colossal chef-d'œuvre. Il en a dégagé magistralement les différents caractères : la grandeur tour à tour sereine et douloureuse du *Kyrie* et du *Gloria*, l'explosion héroïque du début du *Credo*, la tristesse déchirante du *Passus et sepultus est*, l'émouvante tendresse du *Sanctus* et puis l'extraordinaire imploration de l'*Agnus*, qui s'achève dans la sérénité du *Dona nobis pacem*, après la terreur exprimée dans les pages qui le précèdent. Nous avons retrouvé à la Société des Concerts Mme Malnory-Marseillac, admirable là comme à l'église de l'Etoile, et dont la vaillance, la science du chant, ont servi Beethoven comme elles avaient servi Bach. Mme Montfort, M. Rambaud et M. Narçon (musiciens accomplis), les chœurs de M. Marc de Ranse, M. Pascal, violon solo, M. Jacob, à l'orgue, ont contribué à la magnificence d'une exécution qui fait honneur à M. Philippe Gaubert et à la Société. Les mêmes artistes, qui ne s'étaient cependant point

ménagés, ont donné, le même jour, et sans trace de fatigue, le *Déluge*, de Saint-Saëns. Là encore, le violon solo de M. Pascal a fait merveille, et là encore M. Philippe Gaubert a mérité le succès personnel le plus vif.

Je vous ai entretenus, lorsqu'ils furent donnés en première audition le 31 mars à la **Société des Etudes Mozartiennes**, de l'*Internatos mulierum*, du *Sub tuum præsidium*, du *Lacrymosa*, du *Kyrie* et des *Litanies du Saint-Sacrement*, de Mozart. A la salle Pleyel, le public a ratifié le jugement des mozartiens et fait à Mmes Elisabeth Schumann et Almona, à MM. Anspach et Lotorf, à l'orchestre et aux chœurs dirigés par M. Raugel avec tant de maîtrise, l'accueil le plus chaleureux. Voilà qui doit décider Mme Octave Homberg à persévérer dans son entreprise si digne d'être encouragée.

§

Peu de **nouveautés** à signaler : chez Lamoureux, M. Singher a prêté l'éclat discipliné de sa belle voix à une *Mort de Démosthène*, d'après Clemenceau, de M. Pons, musicien du *Voile du Bonheur*, sur un livret du même auteur. Cette scène dramatique est d'une généreuse inspiration, mais l'originalité ne semble pas sa qualité dominante. Chez Padeloup, trois *Méodies* de M. Marius Casadesus (*Souvenir*, *Soirée d'hiver*, *Soleil*), courtes mais fort évocatrices notations d'instantanés chargés de poésie, ont été fort joliment chantées par M. Michelletti; chez Padeloup aussi, la présence au pupitre de M. Ch.-M. Widor, conduisant avec entrain la suite par lui tirée de ses *Pêcheurs de Saint-Jean* et qui s'achève sur une bien jolie *Marche de Noël*. Puis encore, d'après *la Fée Cinghalaise*, de M. Francis de Croisset, une suite symphonique de M. Durand-Farget, *Le Délire de la Forêt*, conduite par M. Albert Wolff chez Lamoureux avec son autorité coutumière (une page qui traduit par les dissonances d'un délire harmonique assez sage, quoique persistant, l'enchevêtrement de la végétation tropicale): Enfin, aux Concerts du Montparnasse, que dirige l'excellent pianiste Gourevitch, et qui sont, au milieu de ce quartier si étrange et peuplé de « fauves », une sorte de refuge où, périodiquement, on peut entendre d'excellente musique de chambre, deux premières auditions ont été données. Ce sont deux Sonates pour piano et violon, dues, l'une

et l'autre, à deux musiciens suisses, MM. Roger Vuataz et Henri Gagnebin. Le premier est un élève de Gustave Doret, et organiste à Genève. On lui doit un oratorio, *Abraham*, donné en avril dernier sous sa direction, et qui a obtenu très grand succès. Sa sonate, d'écriture et d'inspiration très libres, est fort belle, et le second mouvement, un lied, m'a paru d'une vigueur et d'une couleur hors de pair. M. Henri Gagnebin est Directeur du Conservatoire de Genève. A Paris, il a été naguère l'élève de d'Indy et de Louis Vierne. Lui aussi a composé un oratorio, un *Saint François d'Assise*, et puis deux symphonies, un opéra, *Les Vierges Folles*, des mélodies et des pièces de chambre. Sa sonate est d'une forme classique qui n'étouffe nullement l'expression d'une pensée originale, et si l'organiste s'y révèle par une solidité technique sans lourdeur, il ne dédaigne pas de sourire : le *scherzo* est une page délicieuse. Ces belles œuvres ont été magnifiquement interprétées par deux artistes venus de Genève, Mme Jacqueline Blancard, pianiste (qui est une élève de M. Philipp, et qui eut un éclatant premier prix au Conservatoire de Paris), et M. Henry Buenzođ, violoncelliste, professeur au Conservatoire de Genève, deux artistes vraiment hors de pair et que j'espère bien réentendre dans des conditions propres à mettre pleinement en valeur les éminentes qualités dont ils ont fait preuve. Nous devons savoir gré à M. Gourevitch de nous les avoir fait connaître.

§

Le scandale qui s'est produit, le dimanche 26 novembre, à la Salle Pleyel, après l'audition des trois airs de *Silbersee*, de **M. Kurt Weil**, est d'une importance plus grande que ne le sont d'ordinaire ces sortes d'incidents. Au vrai, le scandale fut beaucoup moins dans la salle que sur le programme et sur l'estrade, car il est scandaleux d'exécuter dans un concert symphonique, même après les avoir baptisées « airs » ou « mélodies », de pauvres chansonnettes dont la vulgarité et la platitude seraient à peine excusables au caf'-conc'. J'y reviendrai plus longuement, car, entre les maux dont souffre la musique, l'un des plus graves est bien l'apathie du public, son indulgence à de semblables productions, quand ce n'est

point l'applaudissement d'une coterie de snobs aussi absurdement xénophiles que prétentieusement ignorants.

§

Cet article était déjà composé lorsqu'on a appris la **mort de Walther Straram**. C'est un bon serviteur de la musique qui disparaît. L'orchestre qu'il avait réuni, et qu'il animait de toute l'ardeur de son zèle, a rendu les plus éminents services. Straram nous quitte avant d'avoir achevé sa tâche. Nous savions que la maladie dont il souffrait — stoïquement — ne lui laissait qu'un court répit, et lui-même ne l'ignorait point. Il n'en montrait que plus d'ardeur au travail, et donnait à tous un magnifique exemple d'énergie. Tous ceux qui l'approchaient l'aimaient. Pauvre Straram! comme il va nous manquer!...

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

La première « Volonté ». Une lettre de Paul Souday. —

On vient de vendre aux enchères, à l'Hôtel Drouot, les livres et autographes qui composaient la bibliothèque de M. Georges Montorgueil. La vacation a produit une quarantaine de mille francs.

Il y a quelques mois, la vente des livres et autographes ayant appartenu à Paul Souday fit les délices des amateurs. Le montant des vacations dépassa trois cent mille francs.

Les deux bibliothèques présentaient cependant de grandes ressemblances comme nombre et comme qualité de volumes, et comme intérêt des autographes. Mais la vente Paul Souday bénéficia de circonstances encore assez favorables. Au contraire, la vente Georges Montorgueil a subi toute l'horreur de ce qu'il est convenu d'appeler la « crise ».

Paul Souday et Georges Montorgueil marquèrent leur personnalité dans le journalisme dès la dernière décade du XIX^e siècle et, surtout, au cours du premiers tiers du XX^e siècle. J'ai connu l'un et l'autre, mais je fus particulièrement lié avec Paul Souday pendant une dizaine d'années. Je classe en ce moment des papiers que j'avais laissés de côté durant trente-cinq ans. Parmi eux, je retrouve cette lettre que m'écri-